Or, il y eut une grande lumière ! légende de Noël de Julie Meylan – paru dans la Feuille d'Avis de Lausanne du 24 décembre 1929 –

Dans son palais en troncs de bouleau où le vent du nord entre, indiscret, par les fissures qu'on a oublié de garnir avec de la mousse, le vieux roi Thord est assis devant l'âtre. Songeur, il regarde les bûches se consumer. Pareilles à des serpents de feu, les flammes montent, dansent, retombent et s'élancent à nouveau. Sous leur morsure brûlante, le bois résineux crépite et s'effondre en un amas de braises rougeoyantes. Leur reflet éclaire à peine la salle rustique où, sur le sol brut, des peaux d'ours sont étalées en guise de couches et de sièges. Dans un angle un carquois à moitié rempli de flèches et un arc sont restés là depuis la dernière chasse.

Le roi Thord est un grand vieillard aux cheveux plus blancs que les glaces de la montagne Wiehern ; ses yeux au regard autoritaire et perçant peuvent voir les choses les plus cachées et deviner les mystères qui voilent l'avenir. Il sait pourquoi l'aurore boréale vient fleurir la nuit d'hiver et pourquoi, au printemps, le soleil remonte dans l'azur le soir avant d'avoir touché le bord de l'horizon. Il explique le jeu bizarre des nues quand elles s'accrochent aux rochers et folâtrent avec le vent du nord. Dans l'île qui est son domaine, chacun révère le vieux monarque et l'on vient en grande cérémonie le chercher pour qu'il préside aux cérémonies rituelles. La plus importante est celle du solstice d'hiver ; alors on va en cortège à la fontaine sacrée où Thord rend ses oracles en présence du peuple.

La fête va justement avoir lieu dans quelques instants, et c'est à quoi songe le vieux roi. Combien de fois déjà la veille du solstice, a-t-il présidé la cérémonie, septante fois… nonante fois peut-être. Il ne saurait le dire, car pour lui la roue des saisons a tourné si souvent depuis que son père Sigurd lui laissa la couronne royale et la baguette divinatoire propice aux incantations et aux rêves !

Or, tout à l'heure, Thord va officier, et, dans la source intermittente qui jaillit aux flancs de la montagne, il lira les arrêts du Destin. Pendant ce temps la grande nuit du solstice déroulera ses brumes terrifiantes. La nuit… Jamais encore au cours de sa longue vie riche en aventures, Thord n'en a vu une pareille ! Froide et implacable, elle s'est insinuée dans la clarté indécise du soir, éteignant au ciel endeuillé quelque timide étoile. L'ombre méchante a rôdé sous les pins, frôlant la montagne ; elle est entrée sans s'annoncer dans le palais du roi.

Thord frissonne et ramène autour de son buste la peau de loup qui risquait de glisser à terre. Allons, une brassée de cônes secs pour raviver la flamme endormie au foyer. Comme une grêle de boulets bruns, les pommes de pin roulent sur le lit de braises ; une étincelle jaillit, la flamme se ranime et s'élance, dessinant une lueur fugitive sur les flancs du hanap où l'hydromel a laissé des traces. Le reflet capricieux s'éteint bientôt et la nuit, plus dense que jamais, s'établit silencieusement dans la mélancolique salle.

Couché aux pieds de son maître, un chien loup paraît lui-même angoissé par cette obscurité extraordinaire, car il gémit doucement et vient, en rampant, appuyer sa tête sur les genoux du roi.

Ah ! tu trembles ! Comme moi, tu vois que ce solstice ne ressemble pas aux autres. Tu as peur ? … comme moi !

La bête lève vers l'homme un regard chargé de pensées, et une fois encore elle pousse une plainte étouffée.

A cette minute, la peau du buffle qui sert de porte se soulève et Guntram, le piqueur du roi, s'approche. Il porte sur son bras la longue tunique de laine blanche et le cercle d'or qui sont les vêtements royaux.

- Voici, maître, dit-il en fléchissant le genou. Il est temps de revêtir le costume de fête, car le peuple est réuni depuis longtemps ; il s'impatiente ! Ah ! roi Thord, ce ne sera pas facile d'aller jusqu'à la montagne Wiehern, la nuit est si noire qu'on ne distingue plus même la falaise, et le vent d'ouest a amoncelé la neige, si bien qu'on ne sait où est la route. Les torches de résine ne veulent pas brûler et la plupart se sont éteintes ; mauvais présage, pour sûr !

Les sourcils froncés, Thord écoute tout en enfilant la longue tunique qui porte en broderie les insignes royaux. Sur ses cheveux de neige, il pose le cercle de métal précieux et prend la baguette de noisetier suspendue à la paroi.

- Allons ! fait-il d'un ton impératif.

Vivement Guntram soulève la portière rustique pour livrer passage au roi. Dehors, dans l'espace laissé libre autour du palais, est massée une foule silencieuse : guerriers, porteurs d'arcs et de javelots, femmes enveloppées dans des peaux de bêtes, enfants aux têtes blondes saluent d'une longue acclamation l'arrivée de leur souverain : Och he zo ! Och he zo ! crient-ils en ces syllabes gutturales vibrant étrangement jusque dans l'écho des rochers. Des porteurs de torches se tiennent devant le palais, mais la flamme vacillante fait paraître plus lugubre et plus impénétrables les ténèbres extraordinaires de cette soirée de fête.

Le malaise inexplicable que ressentait Thord tout à l'heure, a évidemment gagné la foule, car de jeunes enfants pleurent tout bas en cachant leurs visages dans les tuniques maternelles.

Pourtant le roi s'est ressaisi, moins que personne il n'a le droit de montrer quelque frayeur. Redressant sa haute taille que le poids des ans n'a point encore voûtée et brandissant la baguette de coudrier, emblème des dons prophétiques, il donne ce commandement bref :

- A la fontaine des enchantements !

En un clin d'œil tout le peuple est en marche. En tête vont les porteurs de torches qui encadrent le roi ; après suit le peuple. Spectacle étrange, en vérité, que celui de ces groupes piétinant dans la neige et cherchant à tâtons leur chemin dans une obscurité que troue à peine la clarté fumeuse des torches de résine.

Longtemps le cortège avance en trébuchant ; mais soudain une ombre plus noire barre les ténèbres : c'est le rocher de Wiehern. On est arrivé. Là, dans la

paroi granitique, coule parfois une source intermittente. On l'appelle : la fontaine des enchantements.

Elle jaillit deux ou trois fois en vingt-quatre heures et remplit une vasque naturelle creusée au flanc de la montagne. Les Dieux, pense-t-on, protègent cette eau miraculeuse, aussi personne n'a jamais osé en boire. Le roi seul, qui est un croyant, y vient une fois l'an au cours de la grande nuit du solstice pour y plonger sa baguette sacrée. Alors, tandis que l'eau chaude fume dans l'air glacé, le voyant, penché sur le bassin, étudie les remous de l'écume et prédit ce que sera la nouvelle année. C'est ainsi qu'il annonça autrefois la grande famine et la peste qui suivit. Chaque année on attend avec crainte cette heure où parlent les augures.

Arrêté devant la fontaine, Thord demeure rêveur. La flamme incertaine des torches jette de fantastiques clartés sur son visage qui a les tons du vieil ivoire. Pas un muscle ne bouge dans cette face hiératique ; seuls les yeux étincelants fixent la paroi sèche et nue. Le vent s'est arrêté, mais l'épais voile de brumes cache toujours le ciel et le silence n'est troublé que par le vol soyeux d'une chouette effrayée. Longtemps le roi demeure immobile ; il attend que jaillisse l'eau effervescente pour rendre ses augures.

Tout autour le peuple commence à s'impatienter et des murmures courent parmi les groupes :

- La source ne coule pas … Les dieux seraient-ils irrités ?... Pourquoi ces ténèbres effrayants ? … Le malheur est sur nous !

La rumeur grandit sans que Thord, absorbé par sa méditation, paraisse l'entendre. Tout à coup, de sa baguette levée, il fait un signe de commandement :

- Paix ! crie-t-il. Ecoutez ! La montagne va parler !

Il n'a pas achevé ces mots qu'un grondement sourd résonne longuement, tandis que sous les amas de neige le sol tremble comme une feuille sèche demeurée au rameau et qu'agite le vent de la tempête. Terrifiée, la foule se presse autour du roi et les plus intrépides guerriers frissonnent malgré leurs armes.

Ecore une fois la baguette royale se lève avec lenteur ; maintenant elle donne le signal annonçant la venue de l'eau mystérieuse. Pour mieux voir, les têtes se penchent et les mères tiennent dans leurs bras les petits bambins pour qu'ils soient aussi les témoins du prodige. Brusquement, d'une fente rocheuse, une colonne d'eau s'élance puis, en une gracieuse courbe, va tomber dans le bassin qui est au-dessous. Le phénomène dure quelques secondes et s'arrête aussi soudainement qu'il a commencé.

Ayant plongé trois fois sa baguette dans l'eau prophétique, Thord se met à parler :

- Peuple ! dit-il, ce que je vois, c'est la nuit. Plus sombre que nos grandes forêts de pins et plus méchante que la dent des fauves, elle fauche le rêve avant son éclosion et tue dans le sillon la bonne graine qui devait produire la récolte.

Je la vois, cette nuit terrible qui règne dans le monde par les sanglots et les cris de haine… Partout des querelles et des souffrances !...

Tandis que le roi parle en phrases entrecoupées, son visage convulsé exprime un effroi indicible et sa main qui tient la baguette est agitée d'un fort tremblement. La foule effrayée courbe la tête comme font les roseaux sous le vent de la tempête.

Après un court silence, Thord reprend la parole, mais sa voix naguère sonore, est maintenant plaintive et sourde.

- Oui ! la nuit ! gémit-il, parce qu'il y a de la haine sur toute la terre ! … Mais qu'arrive-t-il ? … Je ne vois plus rien !... Serait-ce dont la fin de tout ?

En effet, une rafale vient d'éteindre les torches ; une seule brûle encore près du roi et éclaire à peine la silhouette du vieillard.

- Malheur ! crie le peuple. Le ciel et irrité ! Fuyons !

Tandis que les poltrons cherchent à s'éloigner, Thord prend dans sa main gauche la torche qui brûle encore et interroge à nouveau l'eau mystérieuse.

- Arrêtez ! crie-t-il. Sa voix a repris toute son autorité et elle vibre, joyeuse. Revenez et écoutez ce que dit encore l'oracle !

A cet appel, les fuyards hésitent, reviennent sur leurs pas et font cercle autour du vieux monarque.

- Ô merveille ! explique-t-il, une aube se lève là-bas, dans le pays qui ne connaît pas les tempêtes ni la longue nuit d'hiver. Ce n'est pas une aurore terne et grise comme celle qui effleure la neige de nos montagnes ou qui baigne ses ailes feutrées dans les ondes glauques de notre mer démontée. C'est une lumière d'étoile, qui passe dans le ciel clair. Elle éveille des bergers dans les champs et conduit des caravanes vers une hôtellerie !... Oh ! mon peuple, là, je vois un enfant !... ses yeux sont plus brillants que l'étoile !...Quand il sourit, les sanglots se calment et les plaintes se taisent… Il tend les bras et la nuit, confuse, replie ses voiles tristes… La lumière vient… plus rapide que l'aile du faucon… O mon peuple, la vois-tu ?

De son bras levé, le vieillard montre l'orient. Une rafale déchire les brumes ; elles s'effilochent et disparaissent. Alors, dans l'azur scintillant d'étoiles, une lueur est apparue ; indécise tout d'abord, elle augmente peu à peu et, de l'horizon, s'étale jusqu'au zénith.

Une aurore boréale ! murmurent quelques-uns.

De sa baguette, Thord trace dans l'air un grand signe de croix.

- Peuple ! dit-il encore, prête l'oreille aux voix qui, des abîmes célestes, annoncent la lumière. Les entends-tu ?... Elles chantent : Gloire !

Puis, lâchant sa baguette et s'abattant comme une masse, le prophète de l'île Wiehern ferme ses yeux aux indécises lueurs de la terre pour les ouvrir aux clartés éternelles.

* * *

Or, cette nuit-là, un enfant naissait à Bethléem, et sur les champs de Judée, les pâtres virent une grande lumière.

Julie Meylan